

De l'emprise

• Jacques Sédat •

« Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux; ceux qui sont plus dangereux sont les hommes ordinaires »

Primo Levi¹

Dans le champ de la sexualité, Freud opère un véritable déplacement par rapport aux théories de son époque. Ce déplacement est produit à deux niveaux. D'une part, il met à jour une sexualité infantile antérieure à la puberté. D'autre part, il se démarque totalement des théories sur la sexualité, qu'elles soient inspirées par des recherches médicales, des préceptes religieux ou des Lumières. Toutes ces théories n'étant que le reflet d'un moment de la culture dont elles dépendent.

La sexualité a été profondément marquée et normée, en Occident, par la théologie de Saint Augustin et au-delà. Ce qui n'empêche pas, par exemple, le pape Sixte IV (1414-1484), à la Renaissance, d'autoriser la sodomie trois mois par an, les mois de grandes chaleurs ! Que penser aussi du Dr Tissot², pourtant considéré comme un médecin matérialiste des « Lumières », quand il publie en 1760 un *Traité sur l'onanisme* où il pourfend la masturbation, médicalisant ainsi ce qui relevait de la morale religieuse à l'époque. Il sera d'ailleurs relayé par le non moins laïc Pierre Larousse dans son *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle*.

À l'époque de Freud, que ce soit dans une visée moraliste ou médicale, qu'il s'agisse de stigmatiser les déviations sexuelles ou de les encourager, de nombreux médecins se contentent d'inventorier les différentes postures ou pratiques. Des catalogues précis détaillent divers comportements, sans véritable réflexion sur la sexualité. Beaucoup de ces démarches ne sont qu'une transposition sur le registre de la pathologie de ce qui relève, en fait, de préceptes ou de tabous moraux

Jacques Sédat, psychanalyste ; j.sedat@wanadoo.fr

1. P. Levi, *Si c'est un homme* (1947), Paris, Press Pocket, 1987, p. 262.

2. Samuel Auguste Tissot, 1728-1797.

ou religieux, évidemment variables selon les époques et les cultures. C'est par exemple au psychiatre Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) qu'on doit les termes de sadisme et de masochisme. Dans sa *Psychopathia sexualis*, qui paraît en 1886, il publie les « confessions » de nombreux « malades », faisant entendre une parole différente de celle des scénarios fantasmatiques de Sade.

Quelques autres contemporains de Freud tentent cependant de dépsychiatriser l'homosexualité, au nom d'une militance médicale : c'est le cas d'Albert Moll (1862-1939), avec « Les sensations sexuelles opposées », et de Havelock Ellis (1859-1939), avec « L'inversion sexuelle ».

De son côté, Freud tourne le dos à la démarche comportementaliste confinée dans de simples catalogages descriptifs. Son originalité réside dans son approche, qui ne vise plus les théories de la sexualité, mais la théorie sexuelle en tant que telle. En mettant à jour l'existence d'une sexualité infantile, il s'interroge sur l'origine (*Woher*) de la sexualité, qu'il découvre intrinsèque à la construction de l'enfant, et sur l'enjeu subjectif qu'elle représente. Cette question de l'origine est celle que pose l'enfant : « d'où viennent les enfants ? (*woher die Kinder kommen*³ ?) » S'il y a un trou originaire, sur quel manque puis-je me fonder ? Où étais-je avant d'être là ? C'est ce vide qui va stimuler l'activité de la pulsion de savoir. Freud souligne que cette interrogation n'ouvre pas sur une réponse mais met en jeu l'éveil de l'intelligence en quête d'une identité.

Sur les traces de Multatuli⁴, Freud dépathologise les tâtonnements sexuels initiaux et remet en question le concept même de perversion que certains médecins brandissaient comme le mal absolu. En 1907, il écrit dans « Les explications sexuelles données aux enfants » :

« En bref, l'enfant est longtemps avant la puberté un être tout prêt pour l'amour, exception faite de l'aptitude à la reproduction, et on est en droit d'énoncer qu'avec cette "cachotterie" on ne fait que le priver de l'aptitude à la maîtrise intellectuelle des opérations pour lesquelles il est psychiquement préparé et somatiquement réglé⁵. »

3. S. Freud, « Des théories sexuelles infantiles » (1908), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. VIII, Paris, Puf, 2006, p. 238.

4. Les lettres de Multatuli (pseudonyme d'Edouard Douwes Dekker, penseur anarchiste néerlandais de la fin du XIX^e siècle) ont été publiées en 1906, par W. Spohr. On peut noter au passage que Freud, qu'on accuse souvent de conformisme bourgeois, se réfère à un penseur anarchiste sur les questions de la sexualité !

5. S. Freud, « Sur les éclaircissements sexuels apportés aux enfants : lettre ouverte au Dr. M. Fürst, publié dans la revue médicale *Soziale Medizin und Hygiene* » (1907), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. VIII, op. cit., p. 151-152.

L'invention freudienne tient à ce postulat, démedicalisant et déculpabilisant : « Moebius⁶ n'a-t-il pu dire à juste titre : nous sommes tous un peu hystériques⁷ », et à la mise en évidence, à partir du « polymorphiquement pervers » inhérent à la sexualité infantile, d'une « prédisposition à toutes les perversions, ce qu'il y a d'universellement humain et originel⁸ ». Originaire signifie ici prédisposition antérieure à toutes les formations culturelles.

La perspective strictement freudienne permet de penser certains actes pervers comme relevant du *polymorphiquement pervers*, qui est le champ dans lequel va se construire le corps. Le « polymorphiquement pervers » introduit par Freud ne doit pas être confondu avec la perversion dans laquelle un sujet s'exclut de l'humanité. C'est la méconnaissance de la différence entre le bien et le mal. Absence d'affect à l'égard de l'autre que Freud désigne par l'apathie (*die Empfindungslosigkeit*). Impossibilité d'accéder à l'empathie (*Einfühlung*) comme reconnaissance de l'autre.

Dès 1905, dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*⁹, Freud constate que l'infantile a été complètement négligé jusque-là, sans doute parce qu'on ne considérerait pas que les tout-petits enfants puissent avoir une activité sexuelle ou une sexualité. Une telle affirmation ne pouvait que scandaliser ses collègues et ses contemporains. Il revient sur ces résistances à reconnaître l'importance de la sexualité infantile en 1920, dans sa nouvelle préface aux *Trois essais sur la théorie sexuelle* :

« Pour ce qui concerne l'extension du concept de sexualité nécessitée pour l'analyse des enfants et de ce qu'on appelle des pervers, qu'il nous soit permis de rappeler à tous ceux qui, de leur hauteur, jettent un regard dédaigneux sur la psychanalyse, combien la sexualité élargie de la psychanalyse se rapproche de l'Eros du divin Platon¹⁰. »

Freud rappelle à ce sujet que la culture antique est marquée par une prévalence de la pulsion sur l'objet, alors que dans la pensée judéo-chrétienne, l'objet

6. Le neurologue Paul Julius Moebius (1853-1907).

7. S. Freud, « Trois essais sur la théorie sexuelle » (1905), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. VI, Paris, Puf, 2005, p. 105. Je cite toujours les *Œuvres complètes*, confrontées au texte des *Gesammelte Werke*. J'ai souvent modifié la traduction, sans le signaler chaque fois.

8. *Ibid.*, p. 127.

9. En dehors de *l'Interprétation des rêves*, les *Trois essais* sont le texte qu'il a le plus développé et remanié jusqu'en 1924. Sans le souci de renoncer à ce qu'il avait déjà formulé.

10. *Ibid.*, p. 66.

extérieur est valorisé aux dépens de la pulsion. C'est reconnaître que l'objet extérieur a une existence propre.

Au-delà de l'aspect polémique, il est intéressant de relever ce terme d'*extension* du concept de sexualité exigible pour « l'analyse des enfants et de ce qu'on appelle des pervers¹¹ ». Notons que Freud utilise plusieurs fois ces deux catégories sur le plan de la métapsychologie.

Dans sa découverte de la sexualité infantile, qui est antérieure à la puberté et à la sortie de l'Œdipe, Freud a eu besoin d'inventer des catégories nouvelles. Deux termes, qui devraient avoir valeur conceptuelle, sont au cœur de sa réflexion et de ses innovations théoriques. Or, ils sont souvent passés inaperçus ou déformés par les multiples traductions. Il s'agit de la pulsion de genre (*der Geschlechtstrieb*¹²) et de la soudure (*die Verlötung*¹³). On trouve ces deux concepts réunis dans un même paragraphe, en conclusion de la première section du premier des *Trois essais* :

« Il nous apparaît que nous nous représentons le lien (*die Verknüpfung*) entre la pulsion sexuelle (*der Sexualtrieb*) et l'objet sexuel sous une forme trop étroite. L'expérience des cas considérés comme anormaux nous apprend qu'il existe dans ces cas une soudure entre pulsion sexuelle et objet sexuel, que nous risquons de ne pas voir en raison de l'uniformité de la conformation normale, dans laquelle la pulsion semble *porter en elle l'objet*. Nous sommes ainsi mis en demeure d'assouplir (*zu lockern*) dans nos pensées les liens entre pulsion et objet. Il est vraisemblable que la pulsion sexuelle est d'abord indépendante de son objet et que ce ne sont pas davantage les attraits de ce dernier qui déterminent son apparition¹⁴. »

Il faut noter que cette rare observation de l'enfant vient de sa formation initiale de neurologue qu'il a exercé entre 1886 et 1896 à l'Hôpital général de Vienne.

Der Geschlechtstrieb

Dans les *Trois essais*, Freud écrit : « Aucun auteur à ma connaissance n'a clairement reconnu la régularité d'une *pulsion de genre* durant l'enfance [...] Une fois adulte, nous ne savons rien de tout cela par nous-mêmes¹⁵ », dans la mesure où, comme la sexualité infantile, cela a été refoulé.

11. *Ibid.*

12. Le genre ici ne recouvre pas le même champ sémantique qu'en anglais.

13. Traduction revue.

14. *Ibid.*, p. 80.

15. *Ibid.*, p. 94-95.

Jusqu'à présent, les traductions françaises (tout comme la Standard Edition) ne faisaient pas de différence entre les termes allemands *der Sexualtrieb* – que Freud emploie pour désigner la pulsion sexuelle adulte ou la pulsion sexuelle devenue autonome¹⁶ – et *der Geschlechtstrieb*, que Freud utilise dans ses recherches sur la sexualité infantile. Ces deux termes étaient indistinctement traduits par « pulsion sexuelle » ou « *sexual instinct* » en anglais. La première édition à différencier approximativement ces deux types de pulsion est la traduction française des *Œuvres complètes* aux PUF, où *der Geschlechtstrieb* est traduit par « pulsion sexuée¹⁷ ».

On peut faire l'hypothèse que si Freud a pris soin de différencier *der Sexualtrieb* et *der Geschlechtstrieb*, c'est parce qu'il considérait que la pulsion sexuelle infantile ne reconnaît ni la différence des sexes ni la sexualité adulte. De par sa dépendance au narcissisme primaire, qui est anobjectal, elle est orientée vers l'humain (*das Geschlecht*¹⁸), et vaut comme quête d'identité, antérieure à toute forme de sexualité. La pulsion sexuelle infantile n'a pas encore d'objet à investir. Aussi opterons-nous pour le choix prudent de traduire *die Geschlechtstrieb* par « pulsion de genre ». Une pulsion identitaire qui fait l'économie de tout processus d'identification, comme condition d'une reconnaissance de soi.

C'est la pulsion de genre, et non la pulsion sexuelle, comme l'induit la traduction, qui est « vraisemblablement totalement indépendante de son objet ».

La pulsion de genre, asexuée, n'existe pas face à des objets externes. À la différence de la pulsion sexuelle, elle va constituer, créer des objets conformes au sujet en construction. En proposant de traduire *der Geschlechtstrieb* par « pulsion sexuée », la nouvelle traduction française des *Œuvres complètes* méconnaît le fait que cette pulsion originaire n'est ni sexuelle ni sexuée. En effet, elle ne trouvera sa finalité ultérieure que dans la pulsion d'emprise qui consiste non pas à investir un objet, mais à arraisonner un objet pour maintenir un lien fixe avec cet objet, voire à se compléter par cet objet. Autrement dit, il s'agit de l'urgence à éradiquer la dimension aléatoire de tout objet extérieur par cette mainmise qui conduit à l'emprise qu'on fait subir à un objet qui doit toujours être maintenu à ma portée. Cet objet doit être radicalement conforme à la visée de la pulsion *asexuelle*, qui crée et anime son objet.

16. Ibid., p. 91.

17. Ibid., p. 80.

18. Le terme *Geschlecht* n'a rien à voir avec l'usage anglo-saxon du mot *gender* qui renvoie à la façon dont est vécu l'être homme ou l'être femme.

Pour Freud, la vie sexuelle de l'adulte ne dérive pas de celle de l'enfant qu'il a été. Il souligne les errances ou les tâtonnements (*der Abirrungen*¹⁹) des pulsions sexuelles par l'attrait sexuel imputés à l'objet sexuel. La pulsion sexuelle ne vise pas à créer un objet, mais à retrouver dans tous les objets sur la scène de la réalité, des traces de l'objet originaire, qui reste unique et irremplaçable parce qu'inaccessible.

Die Verlötung

« Les cas considérés comme anormaux sont ceux dans lesquels existe une soudure (*die Verlötung*) entre pulsion sexuelle et objet sexuel²⁰ », autrement dit, un lien fixe à l'objet. L'articulation entre la pulsion et un objet qui lui serait parfaitement adéquat n'est que le fait de cette soudure.

En outre, ce ne sont pas les attraits de l'objet qui déterminent son apparition comme objet externe susceptible d'investissement. Avec l'objet « soudé », nous quittons la pulsion sexuelle pour une autre pulsion, non sexuelle celle-là, la « pulsion de genre », totalement détachée de tout objet externe.

Cela vaut pour l'enfant et, selon l'expression de Freud, « ceux qu'il est convenu d'appeler pervers ». Le pervers, dans son ignorance ou sa méconnaissance de l'objet, va en rester à cet échec de la reconnaissance de l'objet extérieur à lui-même, l'autre, le sujet.

L'enfant polymorphiquement pervers

Les caractéristiques de la sexualité infantile conduisent Freud à généraliser la prédisposition « polymorphiquement perverse » de cette sexualité. Il ajoute – précision capitale – que même chez l'adulte, « l'égale prédisposition à toutes les perversions est un trait universellement humain et originaire²¹ ». Cette « égale disposition à toutes les perversions » ne doit pas être confondue avec la « perversion » comme mode constitué du rapport à l'autre tel que Freud l'avance, dans son texte sur « Le fétichisme », en 1927.

Dans la « Note sur l'infantilisme de la sexualité » qui clôt le premier *Essai*, Freud abordait déjà la question de la perversion :

19. Et non des « aberrations » selon la traduction fautive d'*Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. VI, *op. cit.*, p. 66.

20. *Ibid.*, p. 80.

21. *Ibid.*, p. 127.

« Il faut considérer que les névroses s'estompent le long d'une chaîne ininterrompue qui va de leurs diverses manifestations à la santé. Moyennent quoi, Moebius a pu dire à juste titre : "nous sommes tous un peu hystériques"²². »

L'hystérie est en effet structurelle, elle organise en quelque sorte le premier mode de rapport à l'autre. L'aspiration à l'autre présente initialement une prédisposition psychique à l'égard du père.

Freud ajoute plus loin :

« Nous sommes à présent en mesure de conclure qu'il y a en effet quelque chose d'inné à la base des perversions, mais quelque chose que tous les hommes ont en partage²³ et qui, en tant que prédisposition, est susceptible de varier dans son intensité et attend d'être mis en relief par les influences de l'existence²⁴. »

L'expression que Freud emploie dans les *Trois essais* mérite d'être examinée de près. Il ne définit pas l'enfant comme un « pervers » (substantif) « polymorphe » (adjectif), selon l'expression encore couramment utilisée. Il le définit comme étant « *polymorphiquement pervers* » : adverbe et adjectif sont ici inséparables.

Ce qu'il appelle « polymorphiquement pervers », c'est le fait structurel qu'il n'y a pas d'objet adéquat à la pulsion sexuelle. Or, c'est précisément ce contre quoi la pulsion de genre va essayer de s'organiser, par un *déni de la séparation*, comme l'illustre la remarque de Freud déjà citée, dans les *Trois essais* : « L'expérience des cas considérés comme anormaux nous apprend qu'il existe dans ces cas une *soudure (die Verlötung)* entre pulsion sexuelle et objet sexuel, que nous risquons de ne pas voir en raison de l'uniformité de la conformation normale, dans laquelle la pulsion semble porter en elle l'objet. Nous sommes ainsi mis en demeure d'assouplir (*zu lockern*) dans nos pensées les liens entre pulsion et objet²⁵. » Il n'y a pas d'articulation fixe, permanente ou nécessaire, entre la pulsion et l'objet investi comme autre sujet sur la scène de la réalité. On peut même souligner que c'est la pulsion qui crée l'objet extérieur.

La pulsion d'emprise (*der Bemächtigungstrieb*)

« Le caractère infantile est en général facilement porté à la cruauté, car c'est relativement tard que se forme l'obstacle qui arrête "la pulsion d'emprise" devant la douleur

22. *Ibid.*, p. 105.

23. Souligné par Freud dans le texte. Ce que Freud entend ici par « inné » correspond à ce que nous appellerions un facteur structurel ou constitutionnel.

24. *Ibid.*, p. 105-106.

25. *Ibid.*, p. 105-106.

de l'autre, par la capacité à compatir (*Einfühlung*). L'analyse psychologique approfondie de cette pulsion n'a, comme on le sait, pas encore réussi²⁶. »

Même si cette notion est implicitement présente dans « Les théories sexuelles infantiles²⁷ », le terme de « pulsion d'emprise » apparaît pour la première fois en 1915, dans un nouveau texte intitulé « Les recherches sexuelles infantiles », où Freud approfondit la pulsion de savoir (*der Wisstrieb*). Freud définit « la pulsion d'emprise » comme une pulsion de maîtrise sur autrui ou sur le monde, une violence contre le réel. Et la pulsion de savoir est la sublimation de cette pulsion d'agression à l'égard du réel. D'où l'articulation entre « la pulsion d'emprise » et la sublimation, que Freud traite aussi bien dans les *Trois essais*. La pulsion d'emprise représente un échec de la pulsion de savoir que Freud introduit comme accès à la reconnaissance de l'objet sur la scène de la réalité.

Cet éclairage, mis à jour en 1915, permet à Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, de comprendre la structuration de son petit-fils Ernst Wolfgang, à partir de deux temps, qui scandent son travail de séparation. C'est le passage de la pulsion d'emprise à l'élaboration de la séparation par l'intermédiaire de la pulsion de savoir.

Dans un premier temps, Freud remarque que lorsque sa mère partait, Ernst ne pleurait pas. Il avait coutume de jeter au loin tout ce qu'il trouvait à sa portée. En même temps, il émettait avec une expression d'intérêt et de satisfaction un « o-o-o-o », fort et prolongé, qui, de l'avis commun de la mère et de Freud, n'était pas une interjection, mais signifiait « parti²⁸ ». Ils rapprochent en effet ce phonème du terme allemand *Fort* qui signifie « loin », « va-t'en ». Mais dans cette expérience d'impuissance et de déplaisir, ce qui l'empêche de pleurer, c'est la capacité d'élaborer psychiquement l'objet qui disparaît, sa mère. Ce mouvement, Freud l'appelle la pulsion d'emprise (*der Bemächtigungstrieb*), un mouvement d'impuissante face à l'indépendance de sa mère qui lui échappe. En jetant des

26. *Ibid.*, p. 129.

27. S. Freud, « Des théories sexuelles infantiles » (1908), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. VIII, op. cit., p. 225-242. Ce texte de 1908 est écrit après et à partir du petit Hans. Il s'agit de « théories sexuelles » (*Sexualtheorien*) construites par les enfants et qui accompagnent l'élaboration de leur image du corps, et non des « théories de la sexualité » (*Theorien über die Sexualität*), selon la première traduction française.

28. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. XV, Paris, Puf, 1996, p. 285.

objets, il arrive, dans un premier temps, à nier l'existence de la mère, l'absence de la mère²⁹.

Mais après le « *Fort* » clastique intervient une autre étape, un second temps qui n'a pas toujours été remarqué ni suffisamment différencié du premier. Dans le berceau se trouve une bobine attachée à une ficelle, et l'enfant va jouer à un autre jeu qui est le *Fort und Da* : lancer au loin la bobine, puis la ramener, en disant « *Da* », qui signifie « voilà ». Dans cette expérience, il ne s'agit plus de pulsion d'emprise, mais de surmonter autrement l'expérience de déplaisir provoquée par la mère manquante. Il restaure l'objet supprimé par la pulsion d'emprise, en le faisant revenir. Et dans cette restauration de l'objet s'opèrent non seulement l'élaboration de l'absence de la mère, qu'on n'a plus besoin de détruire, mais surtout un travail psychique sur lui-même, une maîtrise psychique de soi qui se substitue à la pulsion d'emprise. Maîtrise qui, à ce moment-là, dépasse la contrainte de répétition. C'est ce que Freud appelle la pulsion d'élaboration psychique (*der Bewältigungstrieb*), dans laquelle on peut non seulement élaborer l'absence de la mère, mais aussi s'absenter de la mère pour devenir seul, séparé du corps maternel. Ne plus se trouver dans un état de perte d'appui (*die Hilflosigkeit*) du fait de l'absence de l'autre. Le terme « désarroi » pourrait traduire l'effet psychique de cette perte et de cette absence d'étayage. Dans ce processus de double élaboration de l'objet et du sujet s'opère la séparation qui restitue à l'objet sa liberté.

Pour Freud, ce double mouvement d'Ernst, n'est possible que par la pulsion de savoir (*der Wissentrieb*), liée à l'arrachement maternel, qui produit du deux là où il n'y avait encore que du un. Or, lorsqu'une mère dit à propos de son enfant : « il me fait une grippe », elle se situe au niveau où il n'y a qu'un appareil psychique pour deux corps, dans un déni de la différence des corps et des pensées. Tel est l'état maniaque d'indifférenciation de l'un et de l'autre, qui culminera ultérieurement avec la jalousie paranoïaque.

Notons au passage que, pour Freud, il n'est pas de savoir indépendant de l'élément pulsionnel qui dérive du corps : « L'enfant connaît à partir de son propre corps³⁰ ».

29. La pulsion d'emprise est la contrainte à arraisonner l'autre, faute de pouvoir l'élaborer par la pulsion de savoir. C'est l'impossibilité d'accéder à la pulsion de savoir qui seule peut penser l'objet comme séparé. La pulsion d'emprise est un échec.

30. S. Freud, « Trois essais sur la théorie sexuelle », *op. cit.*, p. 233.

Dans le langage courant, le concept de sadisme peut varier de la désignation d'une position simplement active envers l'objet sexuel, puis d'une conduite violente, jusqu'à celle de la liaison exclusive de la satisfaction ou de l'apaisement (*die Befriedigung*) à l'asservissement de l'objet et aux sévices qui peuvent lui être infligés. À strictement parler, seul ce cas extrême mérite le nom de perversion. Seule la pulsion de savoir fondée sur cette interrogation concernant l'origine inconnue et sans réponse pour l'enfant (la question du *Woher*³¹) peut mettre en échec la pulsion d'emprise qui ne peut reconnaître l'aléatoire de l'objet.

En effet, dans la perspective freudienne, sur le plan métapsychologique et clinique, il n'y a pas de différence de fonctionnement entre la perversion et la paranoïa. Toutes deux visent à la maîtrise de l'autre, et dans les deux cas, il s'agit de l'échec de l'activité de penser qui reconnaît un lien étroit avec la sexualité. Freud précise même « l'emprise amoureuse coïncide avec l'anéantissement de l'objet³² (*der Vernichtung des Objekts*) ». Notons ici qu'il n'est pas question de destruction, mais d'un traitement du sujet comme un objet.

Du côté de la paranoïa, on vise à maîtriser les pensées de l'autre. Arraisonner les pensées de l'autre, c'est vouloir réaliser un appareil psychique pour deux corps.

Selon ma définition personnelle, le paranoïaque opère une soudure avec les pensées de l'autre, là où le pervers se veut l'instrument et l'auteur de la jouissance de l'autre. Et ce, dans la mesure où il ne peut avoir lui-même accès à la jouissance qui demeure inconnue pour lui, dans la mesure où, à la différence de la satisfaction, la jouissance représente une perte de représentation pour le sujet, ce qui lui serait intolérable.

Dans un texte de 1922, Freud décrit ainsi le comportement soupçonneux d'un mari paranoïaque, dans un délire de relation (*der Beziehungswahn*) ou délire de liaison :

« Pour toutes ces manifestations de l'inconscient de sa femme, il faisait montre d'une extraordinaire attention et s'entendait toujours à les interpréter avec justesse, si bien qu'il avait, à vrai dire, toujours raison et pouvait encore faire appel à l'analyse pour justifier sa jalousie. À vrai dire, son anormalité se réduisait à ceci qu'il observait avec plus d'acuité et accordait alors bien plus de prix à l'inconscient de sa femme qu'il ne serait venu à l'idée d'un autre³³. »

31. Stefan Zweig écrivait à propos d'un ami proche : « Le sol lui manquait sous les pieds. »

32. S. Freud, « Trois essais sur la théorie sexuelle », *op. cit.*, p. 327.

33. S. Freud, « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (1922), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. XVI, Paris, Puf, 1991, p. 90.

Chez le paranoïaque, l'activité de pensée vise à maîtriser la pensée de l'autre, à connaître ses pensées et à les diriger. Nous sommes ici dans le registre de la seconde des théories sexuelles infantiles, la théorie cloacale³⁴, qui correspond à l'état maniaque. Un appareil psychique, une psyché pour deux corps, de façon à ce que ni l'autre ni ses pensées ne m'échappent et qu'elles ne soient pas étrangères aux miennes.

Du côté de la perversion, il s'agit de maîtriser, au sens de l'emprise, la jouissance de l'autre, dans la mesure où l'on est soi-même exclu de la jouissance. Le pervers méconnaît l'inadéquation fondamentale de la pulsion à l'objet qui est toujours substituable, voire aléatoire à un autre objet, dans son incapacité à penser la réalité de l'autre.

Le donjuanisme nous donne un exemple éclairant de cette quête sans fin, dans ce besoin de changer constamment d'objet, en étant successivement déçu par les objets trouvés, et revigoré par de nouveaux objets à conquérir, faute de cette tentative d'accéder à l'objet originaire, irrémédiablement perdu. Dom Juan, chez Molière, séduit pour « vaincre les résistances », c'est-à-dire pousser l'autre au-delà de ses limites. Et lui-même refuse toute limite, comme les « grands conquérants... qui ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits³⁵ ». G. Bataille fait écho à ce déni des limites dans « La planète encombrée » : « Ce que je veux et que veut en moi l'être humain : je veux un instant, excéder ma limite, et je veux, un instant, n'être tenu par rien³⁶. »

L'idéalisme passionné est une autre forme de perversion, dans la mesure où tout objet est toujours substituable à un autre, parce que ne renvoyant jamais à l'insubstituable objet. L'autre n'est dès lors que le simple support de l'idéalisation. C'est ce qu'illustrent les *Lettres portugaises*, ce roman épistolaire écrit, en réalité, par le comte de Guilleragues en 1669. Dans la cinquième des lettres que la prétendue religieuse adresse au chevalier français qui l'a abandonnée, elle écrit : « J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion³⁷. » Témoignage

34. La première théorie est la représentation de la femme au pénis, ou théorie hermaphrodite. La deuxième théorie est la théorie cloacale, selon laquelle l'enfant est expulsé comme une selle par l'orifice intestinal, ce qui amène l'enfant à se vivre comme un fragment du corps maternel. La troisième théorie est la théorie sadique du coït où, à la place de la différence des sexes, survient la relation fort/faible, actif/passif : le rapport sexuel est alors perçu comme un acte de violence.

35. Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène 2.

36. G. Bataille, « La planète encombrée », *La Cigüe*, n° 1, janvier 1958.

37. G. de Guilleragues, *Lettres portugaises* (1669), Paris, Gallimard, 1990, p. 99.

éclatant du fait que la passion, à elle seule, constitue les objets qu'elle va investir, dans le déni de leur singularité et de leur autonomie propre. Cela relève d'un phénomène de croyance dans les retrouvailles possibles avec l'objet perdu. La croyance préexiste toujours à l'objet qu'elle investit, *quaerens quem devoret* (cherchant ce qu'elle peut dévorer).

Maîtriser et s'emparer de la jouissance de l'autre, c'est ce que met en scène Laclos (1741-1803) dans *Les Liaisons dangereuses*³⁸. Ce roman épistolaire se déroule selon un scénario immuable et répétitif entre deux personnages aussi pervers l'un que l'autre : la marquise de Merteuil qui manipule le vicomte de Valmont et le pousse à séduire d'autres femmes, et Valmont qui accumule les conquêtes, comme s'il s'agissait de conquêtes militaires (tout comme Dom Juan qui se compare à Alexandre) : « Vous sentez bien qu'il me faut ici un triomphe complet et que je ne veux rien devoir à l'occasion. » Occasion signifie ici le hasard de la rencontre qu'il veut conjurer à tout prix. Il collectionne les femmes pour les humilier, les dominer, les vaincre, avant de les laisser tomber. « La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister ! » Ainsi, au-delà du libertinage sexuel, le pervers vise à provoquer la chute et l'avi-lissement de l'autre, à substituer la force à l'amour. Il se situe dans le registre fort/faible, actif/passif, celui de la troisième des théories sexuelles infantiles. Il veut arraisonner, déstabiliser l'autre, le décérébrer pour qu'il ne puisse plus penser et, que, sans prendre la peine de le séduire, l'autre de lui-même se livre totalement en venant sur son propre terrain. On pourrait même parler ici de consentement volontaire. « Ce n'est pas assez pour moi de la posséder, je veux qu'elle se livre », écrit Valmont : qu'elle entre donc d'elle-même, spontanément, dans un processus de soumission dans une tentative de consentement.

Ce qui meut le pervers, c'est la nécessité de sidérer l'autre et de le manipuler pour qu'il perde toute autonomie de pensée et de jugement. Qu'il soit enfin pensé par l'autre.

Ce peut être aussi la figure du totalitarisme, avec une stricte équivalence du bien et du mal, dans la mesure où le pervers ne reconnaît pas de limite, donc pas de règle. « Ce n'est pas ma faute » : tel est le refrain que scande obsessionnellement un ami de la marquise de Merteuil (un sosie de Valmont), lorsqu'il est acculé à s'expliquer devant la femme qu'il a bafouée : ce refrain souligne combien le pervers se situe dans une logique d'imputation. Je ne suis pour rien dans ce que je fais. Je ne fais que suivre les lois de la nature, voire leur obéir inconsciemment.

38. P.C de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* (1782), Paris, Garnier Flammarion, 2006.

Ainsi, le pervers se caractérise par une « apathie », au sens étymologique du terme, par une impossibilité de connaître l'autre, de reconnaître ce que l'autre peut éprouver, faute de processus d'identification possible. C'est exactement le contraire du *to pathei mathos* de la tragédie grecque d'Eschyle (*Agamemnon* vers 176 : « Zeus a ouvert aux hommes la voie de la prudence ou de l'intelligence (*phronèsis*), en leur donnant pour loi de souffrir pour comprendre (*to pathei mathos*) ». Il n'y a de connaissance de soi qu'en sortant de l'*apatheia*, de l'insensibilité, de l'absence d'affect. Apprendre en éprouvant. L'épreuve et la douleur de la perte originaire ouvrent la voie à la reconnaissance de l'autre.

La perversion freudienne, héritière de la pulsion d'emprise, est la tentative de maintenir un lien fixe à l'objet par une « soudure », et de méconnaître le fait de l'inadéquation fondamentale de la pulsion à l'objet qui est toujours substituable à un autre. C'est ce qui est insupportable au pervers. L'insubstituable objet, l'irremplaçable objet est celui que vise pathétiquement le pervers, dans son fantasme d'« unité du sujet et de l'objet » (G. Bataille à propos de Sade). Au contraire, chez le non-pervers, la démarche d'investissement d'objet tente seulement de retrouver des traits de l'objet inéluctablement perdu. « La trouvaille de l'objet n'est à vrai dire qu'une retrouvaille³⁹ », retrouvaille avec des traits de l'objet perdu et non avec l'objet perdu qui est un « morceau de la vie infantile ».

Ce qui caractérise donc l'emprise ce n'est pas la destruction de l'autre, comme cela est souvent affirmé. C'est imaginer et trouver les conditions, mises en acte, dans lesquelles l'autre est le prisonnier soumis à la satisfaction.

Une illustration contemporaine de cette pulsion d'emprise est la création par Louise Bourgeois d'immenses araignées en bronze, qui enserrant une cage où se trouve un prisonnier. L'araignée de Louise Bourgeois ne détruit pas, elle a, toujours à portée de la main, l'emprise sur son objet, qu'elle a besoin de maintenir vivant.

RÉSUMÉ

L'article explore la notion de l'emprise à travers une lecture psychanalytique des concepts freudiens liés à la sexualité, à la perversion et aux pulsions. Il examine le déplacement opéré par Freud dans la compréhension de la sexualité infantile et sa distinction entre pulsion sexuelle et pulsion de genre. L'auteur met en évidence le rôle de la *pulsion d'emprise* comme un processus visant à maintenir un lien fixe avec l'objet, empêchant toute séparation et autonomie. La perversion, loin d'être un simple écart pathologique, est ici analysée comme une tentative de neutralisation de l'aléatoire dans la relation à l'objet. À travers

39. S. Freud, « Trois essais sur la théorie sexuelle », *op. cit.*, p. 165.

une approche historique et clinique, l'étude montre comment la perversion et la paranoïa partagent une logique de maîtrise et de contrôle sur l'autre. L'analyse est enrichie par des références littéraires et artistiques illustrant cette dynamique, notamment dans les œuvres de Molière, Laclos et Louise Bourgeois.

MOTS-CLÉS

Pulsion d'emprise, Sexualité infantile, Perversion, Soudure (*die Verlötung*), Freud et la psychanalyse.

SUMMARY

About mastery

This article explores the notion of mastery through a psychoanalytic reading of Freudian concepts related to sexuality, perversion, and drives. It examines Freud's shift in understanding infantile sexuality and his distinction between the sexual drive and the gender drive. The author highlights the role of the drive for mastery as a process aimed at maintaining a fixed bond with the object, preventing separation and autonomy. Perversion, far from being merely a pathological deviation, is analyzed here as an attempt to neutralize randomness in the relationship with the object. Through a historical and clinical approach, the study demonstrates how perversion and paranoia share a common logic of mastery and control over the other. The analysis is enriched by literary and artistic references illustrating this dynamic, particularly in the works of Molière, Laclos, and Louise Bourgeois.

KEYWORDS

*Drive for mastery, infantile sexuality, perversion, soldering (*die Verlötung*), Freud and psychoanalysis.*